

LE CALENDRIER DE L'AVENT

Marc Decaudin

Le calendrier de l'Avent

Roman

Editions Persée

Du même auteur

L'héritière des Ruinard de Beaumont
Éditions Persée (2013)

Prix du roman de plage de Royan – Pontaillac 2014

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Editions Persée, 2015

Pour tout contact:
Editions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

On a tous un passé, mais pas forcément une histoire.

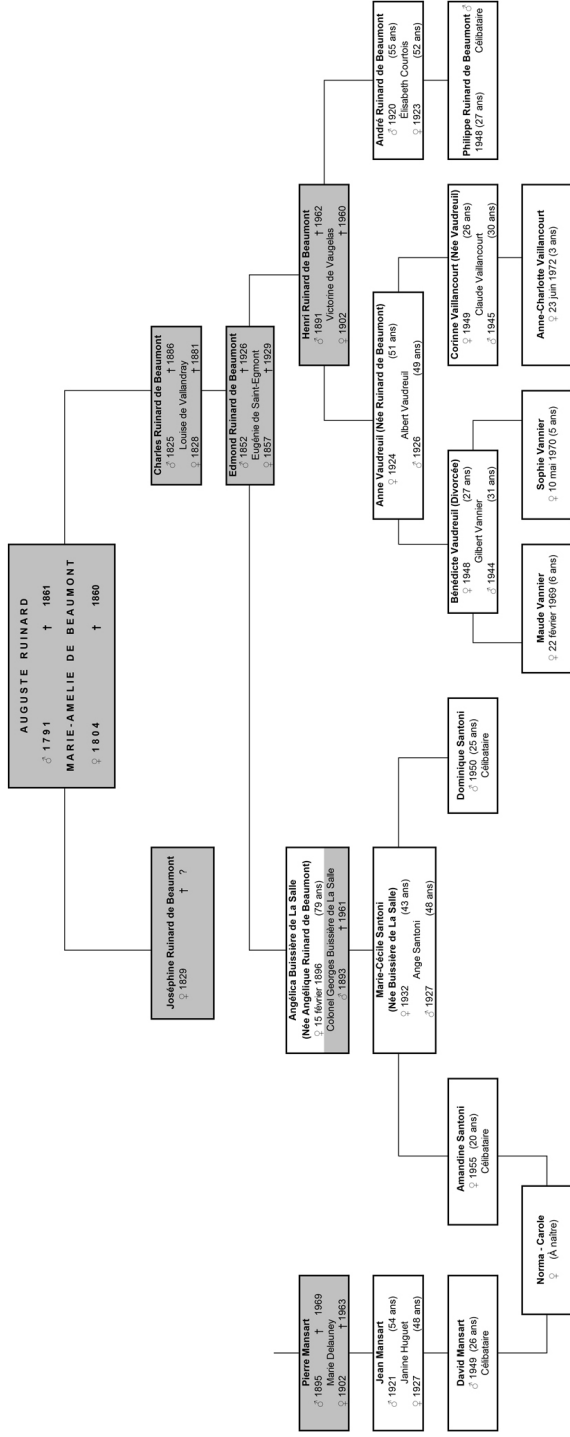
*Dédicace faite par le Général De Gaulle à Angélique Buisnière de La Salle
sur le troisième tome de Mémoires de Guerre – Le salut, 1944-1946.*

La plupart des gens n'ont pas de seconde chance.

*Leroy Jethro Gibbs.
(NCIS – Saison 6 – Épisode 15 : Force de dissuasion)*



Arbre Généalogique des RUINARD de BEAUMONT en 1975



PROLOGUE

LA PARTIE DE GOLF

Samedi 10 avril 1999 – 9 h 10.

Alors qu’il s’était présenté au domicile de son ami Santoni avec la ponctualité d’un curé au chevet d’un mourant, Anthony Lubiani était pour l’heure fort déçu. Il est vrai qu’à la vue des nuages qui s’amoncelaient rapidement, il n’était plus question de cette partie de golf initialement prévue et tant attendue. La réalité était bien moins poétique : le commissaire n’avait jamais eu l’intention de sortir.

Lubiani accepta malgré tout le café qu’il lui proposait et, déterminé à transformer la contrariété du moment en instants propices à la confiance, Anthony se cala dans un fauteuil et questionna le policier.

— Qu’est-il advenu de la vieille dame dont vous me parliez l’autre soir lors de la réception chez Émilie Brent ?

— Ah oui, *La vieille dame*... dit-il comme si en plus de son image, un lointain passé ressurgissait et venait frapper à la porte de sa mémoire. Cette affaire est justement celle qui a décidé de la suite de ma carrière, c’était en 1975, il me semble. Pas loin de vingt-cinq ans, en tout cas. C’est amusant la manière dont vous l’avez nommée, jamais je n’aurais pensé l’appeler de cette façon.

— Vous avez si souvent été interrompu au cours de votre récit et vous n’avez eu le temps de me dire que si peu de chose qu’il ne m’en reste pratiquement rien, excepté qu’il s’agissait d’une affaire de vol de tableaux et de meubles anciens, si ma mémoire ne me trahit pas.

1 – Voir la nouvelle *Le cardinal*

— Au début, c'était en effet une affaire de cambriolage assez banal portant sur du mobilier d'art, puis il y a eu un meurtre.

— Vous ne m'avez même pas dit comment s'appelait la vieille dame et pourtant j'ai ressenti comme un profond respect, presque de l'admiration dans votre voix lorsque vous m'en parliez.

— Angélica Ruinard de Beaumont, déclara-t-il comme s'il venait de prononcer une sentence.

— Quel nom magnifique ! s'exclama Lubiani.

— Enfin, Angélique Buissière de La Salle, devrais-je dire, car bien qu'elle ait épousé le Colonel de La Salle et au grand déplaisir de son neveu André, elle a toujours voulu qu'on continue à l'appeler Ruinard de Beaumont. Que voulez-vous, elle était issue d'une vieille famille aristocratique et le plus important n'est pas la fortune mais la particule. Si vous voulez en savoir plus, il me faudrait parcourir mes notes. Vous savez, plus je réfléchis et plus je pense que cette affaire pourrait vous inspirer un nouveau roman. Je dis cela sans parti pris, enchaîna Santoni alors que Lubiani voulait l'interrompre, mais il me semble que dans votre travail, vous avez besoin de vous laisser influencer. Ce n'est pas que je veuille laisser croire que vous manquez d'imagination et que vous n'avez aucun sens artistique, ni d'ailleurs que vous n'êtes pas capable d'inventer, mais j'ai cette impression que vous n'êtes jamais aussi performant que lorsque vous vous inspirez de faits authentiques.

— Sans doute, répondit Lubiani dubitatif. Sans doute, répéta-t-il.

— Voulez-vous que je vous raconte cette histoire ? Si elle vous intéresse, je vous donnerai mes notes et vous en ferez ce que vous voudrez.

De gros nuages noirs avaient assombri le ciel. Les deux hommes étaient à présent dans le noir, alors Santoni se leva pour allumer. Il quitta la pièce et revint quelques instants après avec un registre noir à couverture épaisse qu'il ouvrit sur ses genoux.

— Voyez-vous, lui glissa-t-il d'une voix tremblante en relisant quelques phrases écrites d'une main mal assurée sur les pages quadrillées, certaines choses me reviennent à l'esprit...

LE NOËL DU MANOIR DE BEAUMONT ANTHONY LUBIANI

CHAPITRE 1

LA VISITE D'AMANDINE

Angélica Ruinard de Beaumont tournait comme un fauve dans sa cage. À soixante-dix-neuf ans, la vieille dame n'était plus aussi alerte qu'à l'époque de la Grande Guerre, mais qu'importe, elle était toujours valide même si la présence d'Édouard lui était devenue indispensable.

Le jour déclinait peu à peu et Angélica s'impatientait. L'horloge, posée bien au centre sur le manteau de la cheminée, sonna seize heures et elle fut rassurée. *Elle ne va plus tarder maintenant*, pensa-t-elle. Un autre de ses soucis du moment était son élégance. Était-elle suffisamment coquette pour recevoir sa petite fille ? Elle lissa le bas de sa robe d'un geste mécanique, puis se leva pour aller scruter la cour derrière les grandes fenêtres du salon avant de retourner près de la cheminée.

De tout temps la vieille dame avait su donner à son allure toute la classe nécessaire pour imposer le respect qui lui était dû. Même pendant les années les plus sombres de la Seconde Guerre, nichée dans les endroits les plus reculés du Vercors, Angélica s'était souciée de son apparence. Arme au poing, elle avait toujours trouvé une minute pour se recoiffer ou se passer un bâton de rouge sur les lèvres, lorsqu'il lui en restait. Cette époque était déjà loin, mais malgré la tourmente, elle s'en souvenait avec une certaine nostalgie. Aujourd'hui l'inactivité lui pesait, la solitude aussi.

Au manoir de Beaumont, les visites se faisaient exceptionnelles. À présent, sa famille était disséminée à chaque coin de la France, et à certaines fêtes, elle ne voyait ses neveux et nièces uniquement lorsqu'ils voulaient lui emprunter de l'argent. Marie-Cécile, sa fille, était très éloignée de ses obligations filiales. Quelquefois pour l'anniversaire de sa mère, elle lui envoyait un mot au château en s'excusant d'avoir une semaine de retard mais, disait-elle, elle avait fort à faire en ce moment. Bien entendu la Corse n'était pas à côté, mais ses visites s'espaçaient de plus en plus et la vieille dame le supportait de moins en moins bien. Depuis qu'Édouard l'avait convaincue de faire installer une ligne téléphonique, elle recevait parfois des nouvelles, mais elles étaient plutôt rares. Pour sa famille, le téléphone était plus un moyen de prévenir d'un retard ou de différer une visite que de garder le contact avec elle.

En revanche, sa petite fille lui donnait toute satisfaction. Elle poursuivait brillamment ses études et, contrairement aux autres membres de sa famille, elle n'était pas avare de ses visites. La jeunesse d'Amandine lui rappelait son insouciance des années vingt, les plus folles de ce siècle à n'en pas douter. Le souvenir de nuits entières passées à danser sur des rythmes que seul le diable aurait pu mettre en musique, lui fit oublier la lourdeur de ses jambes malades. Bien sûr, elle n'en était pas à se déplacer en fauteuil roulant, mais quelquefois, lorsqu'Édouard n'était pas près d'elle et qu'elle devait traverser plusieurs pièces ou bien monter à l'étage, elle souffrait en silence tout en espérant arriver à son but sans s'effondrer.

Lorsqu'elle entendit les pneus d'une automobile écraser les gravillons de l'allée du parc, Angélica posa son roman policier, se rapprocha des fenêtres du grand salon et cria, plus qu'elle ne l'appela.

— Vite Édouard, les voilà ! Dépêchez-vous de les accueillir, moi je reste ici, dit-elle toute excitée sur le pas de la porte.

— Bien madame, prononça le distingué majordome en détachant distinctement chaque syllabe.

Amandine se précipita en haut des marches et les yeux de sa grand-mère s'illuminèrent.

— Ma chérie, lui dit-elle en la prenant dans ses bras, que je suis heureuse, tu ne peux pas savoir. Mais dis-moi, tu n'as pas un peu maigri ? Ou l'inverse ? Qu'importe, entre.

— Mamie, je te présente David.

— Avancez dans le salon jeune homme, ne restez pas là. Ce hall est un vrai courant d'air et il y fait si froid en cette saison. Prenez leurs vêtements, Édouard. Venez au coin du feu, vous serez mieux. Ça faisait si longtemps...

— Pas tant que cela mamie, je suis venue te voir cet été.

— C'est ma foi vrai, mais tu sais à mon âge le temps compte double.

— Je t'ai apporté un petit cadeau, ce n'est pas grand-chose mais je pense que cela t'amusera.

La vieille dame déballa le léger paquet enrubanné et s'émerveilla.

— Un calendrier de l'Avent ! C'est merveilleux comme tout à coup des souvenirs remontent à la surface. C'est une tradition qui s'est perdue.

— Tu peux l'ouvrir si tu veux.

— Serions-nous déjà en décembre ?

— Demain nous serons le 1^{er}, répondit la jeune fille.

La vieille dame s'appliqua à repérer le numéro un sur le carton coloré qui représentait un banal chalet de montagne emprisonné par la neige et souleva la petite fenêtre. Lorsqu'elle entrevit le vulgaire petit carré de chocolat, son visage s'imprégna d'une si grande déception, qu'Amandine crut bon d'intervenir.

— Tu vois, on le soulève comme ça et on le détache de son moule.

— De mon temps on trouvait de petits sujets de verre ou de porcelaine dans les calendriers de l'Avent, cela avait un tout autre cachet que ces ridicules morceaux de chocolat.

— J'ai essayé de trouver ce genre de fabrication mais on m'a répondu que cela ne se faisait plus, et c'est bien dommage, je te l'accorde.

— Il y avait toutes sortes de choses à l'intérieur, dit-elle en attrapant la confiserie et en la glissant dans sa bouche. Ma préférence est toujours allée vers les animaux et leurs petits. C'est peut-être ça qui m'a donné le goût de collectionner les opalines. Voulez-vous voir ma collection jeune homme ? demanda-t-elle à David.

— Mamie, David a plus de vingt-six ans et de nos jours on n'appelle plus personne "Jeune homme".

— Tu as sans doute raison. Allons David, venez voir mes opalines.

Tous trois se dirigèrent vers une pièce dont l'ouverture s'opérait par une double porte en bois massif, très haute et très lourde.

— Curieusement, la bibliothèque était la pièce qu'affectionnait le plus ton grand-père. C'est là qu'il venait fumer sa pipe en écoutant la radio ou lire son journal. Moi, j'ai toujours préféré le bureau, mais aujourd'hui je n'y vais plus guère que pour y rédiger mon courrier. Édouard se donne bien du mal pour rien à entretenir cette vaste pièce remplie de livres poussiéreux et inutiles. Alors jeune homme, que dites-vous de cela ?

Dans de magnifiques vitrines admirablement nettoyées, de superbes opalines agencées par couleurs et par sujets se pâmaient devant les yeux admiratifs de son invité.

— Je ne pensais pas que vous en aviez autant. Il doit bien y en avoir une centaine dans ces deux vitrines.

— Cent douze exactement. Je dois dire que je suis aussi fière de mes opalines que votre grand-père de ses livres. Enfin, de ton grand-père, se reprit la vieille dame en prenant Amandine par le bras.

Il y avait là toutes sortes de figurines et particulièrement des séries d'animaux de toutes tailles, mais les plus belles pièces, superbement ciselées, ne mesuraient que quelques centimètres.

— J'entasse, j'entasse. Que voulez-vous, on a ses petites manies. Un jour il faudra que cela cesse et que je me sépare de tout cela, comme du reste d'ailleurs, ajouta-t-elle avec mélancolie.

— Le plus tard possible, mamie, lui dit la jeune fille, car elle connaissait le fond de la pensée de sa grand-mère.

— Mais je pense tout de même qu'il me faudra léguer tout ça de mon vivant, dit-elle en désignant un vaste ensemble de choses que seule sa mémoire pouvait à cet instant entrevoir, car sinon, quelle pagaille ce sera lorsqu'il faudra partager !

— Ma grand-mère est férue d'art et d'histoire, dit-elle en se tournant vers David, car tout en voulant changer de conversation afin d'ôter les idées noires de l'esprit de sa grand-mère, Amandine voulait lui donner l'occasion de se mettre en valeur sur les sujets qu'elle affectionnait le plus, tellement elle était fière de son érudition.

— Voulez-vous du thé ? proposa la vieille dame. Je vais demander que l'on nous en prépare.

De retour au salon, sur l'insistance d'Amandine, la vieille dame se lança dans un récit d'une de ses aventures survenue dans le Vercors en 1943.

— En ce temps-là, dit-elle, il fallait agir, et vite. Que je regrette que ton grand-père ne soit pas là, il t'en raconterait des choses sur cette période. Au diable les souvenirs ! s'exclama Angélica d'un geste de la main. Bien entendu, vous restez à dîner ?

— Ce serait avec plaisir mamie, mais nous avons pris d'autres engagements et...

— Évidemment, lâcha-t-elle d'une voix cassée.

— Mamie, est-ce que David pourrait jeter un coup d'œil aux livres de la bibliothèque ? Je le lui avais promis.

— Bien entendu ma chérie. Faites, faites.

La jeune fille y accompagna son ami et revint aussitôt auprès de sa grand-mère.

— Pourquoi avoir éloigné ce garçon ? N'aurais-tu pas quelque chose à me dire ?

— Tu me connais parfaitement bien, mamie.

— Il n'y a que ta mère que je n'ai jamais su cerner. Un drôle de caractère ta mère. Indépendante, solitaire même.

— Ça ne te rappelle pas quelqu'un ? fit remarquer Amandine en laissant sa phrase en suspens.

— Il est fort regrettable que nous n'ayons jamais pris le temps de nous parler vraiment. Est-elle heureuse au moins ? reprit la vieille dame sans relever l'allusion de sa petite fille.

— Je le pense.

— Mais tu n'en es pas sûre ?

— Si, si. Mais je songeais à autre chose.

— Tu as des soucis n'est-ce pas ? Des problèmes ?

— J'ai besoin de tes conseils, une fois encore.

— Parle mon enfant, je t'écoute.

— Mamie, je suis enceinte.

— Tu l'es ou tu penses l'être, parce que ce n'est pas la même chose.

— Je le suis, ça ne fait aucun doute. J'attends un bébé, mais je ne suis pas certaine que David en soit le père.

— Quelle drôle d'époque ! Que dois-je faire ? C'est bien la question que tu voulais me poser ?

— En réalité, cela n'a pas d'importance. Je préférerais même qu'il ne soit pas de lui.

— Tu ne l'aimes pas ?

— J'en sais trop rien. Je ne le connais pas depuis très longtemps. Seulement quelques mois, en fait.

— Et déjà...

— Tu sais mamie, ces choses-là se font presque aussi rapidement que les présentations.

— Tout de même, tu y vas un peu fort. As-tu seulement une idée précise du géniteur ?

— Je vais peut-être te choquer mais...

— N'en dis pas plus, Amandine. Tu es libre de faire ta vie comme tu l'entends. Quelle solution envisages-tu ?

— David est quelqu'un de détaché. Il ne s'intéresse pas vraiment à moi. Il m'apprécie, c'est certain, mais il ne m'aime pas, du moins pas comme j'aimerais être aimée.

— Tout cela manque cruellement de romantisme, non ? Tu ne trouves pas ?

— Certes.

— De nos jours les garçons ne font plus rêver les jeunes filles. La liberté sexuelle que vous proclamez tous maintenant vous a rendus libres de vos mœurs, mais où est la part de rêve dans tout cela ? Tu ne vis pas au sein d'une communauté au moins ?

— Mamie, que vas-tu chercher là ? Nous sommes un groupe de bons amis, rien à voir avec une secte. Ce sont des étudiants comme moi et nous nous entendons bien. En ce moment je suis avec David, c'est tout.

— Je ne comprends pas un traître mot de tout ce que tu me racontes. Tu es avec ce garçon, mais tu ne l'aimes pas. Il est pourtant plaisant.

— De nos jours, comme tu le dis si bien, on n'est pas obligé de vivre avec quelqu'un ou de se marier pour être heureux. On n'est pas forcé de fonder une famille.

— Si tu le dis ! Il n'empêche que ta situation me paraît un peu critique.

— Et critiquable ?

— Je n'ai pas à te juger. Ta mère est-elle au courant ?

— Je n'en ai parlé qu'à toi jusqu'à présent.

— Tu souhaiterais garder le bébé mais pas le papa, c'est cela ?

— En quelque sorte.

— Et comme tu n'as que vingt ans, les choses semblent mal engagées, ajouta Angélica.

— Je ne sais même pas si je veux garder ce bébé.

— Quelle aventure ! Pourquoi vous les jeunes, vous prenez un malin plaisir à tout compliquer alors que la vie est si simple ? Parles-en à ta mère. Elle a l'air un peu distant au premier abord, mais je suis sûre qu'elle t'écouterà.

— Je n'ai plus tellement de temps pour me décider, tu sais.

— Alors fait confiance à ce garçon, il me paraît intelligent.

— Il l'est, mais cette décision, je dois la prendre seule.

— On est toujours seul lorsque l'on prend une décision importante, et cela, quels que soient les gens qui nous entourent. Et ce n'est pas le Général qui m'aurait contredite.

— J'en suis certain, répliqua David.

— Vous étiez là ? rétorqua Angélica.

— J'ai vu qu'il vous avait même dédicacé ses mémoires. L'auriez-vous connu ?

— Tout cela est si vieux... Laissons cela de côté pour le moment, voulez-vous, nous en reparlerons si le sujet vous intéresse, c'est promis, mais pour l'heure parlons de votre avenir.

Angélica vit dans les yeux de sa petite fille qu'elle désapprouvait sa conduite, mais elle ne se sentit pas autrement mal à l'aise.

— Avec ce calendrier, vous m'avez fait remarquer que Noël approchait à grands pas et je pense qu'il est de mon devoir de réunir toute notre famille pour cet événement, dit-elle en jetant un regard complice au roman qu'elle avait posé sur un coin de la table basse. Combien de fois avons-nous tous été réunis depuis la mort de ton grand-père ? Je sais très bien ce que tu vas me dire, et tu aurais raison, mais je pense être capable de surmonter les obstacles cette fois-ci. Betty se réconciliera avec ta mère, je t'en fais la promesse. Quant à Anne, il lui faudra bien, un jour ou l'autre, assumer en public le divorce de sa fille.

— Cette fête va représenter un travail fastidieux. Veux-tu que nous t'aidions à l'organiser ?

— Édouard veillera à tout cela et nous embaucherons des extras s'il le faut, ne t'en fais pas ma chérie, tout ira bien.

— Tout ce monde en même temps dans cette grande demeure alors que d'habitude tout est si calme, si paisible... Ne crains-tu pas...

— Je ne crains rien. À mon âge, on ne craint plus grand-chose... et justement un peu d'animation me fera du bien.